

avait profondément marqué la recherche historique de son temps restera encore longtemps une source à laquelle continueront à s'abreuver les historiens bretons.

Jacques CHARPY

Philippe Guigon, *Les églises du haut Moyen Âge en Bretagne*, t. 1, *Les Dossiers du CeRAA*, supplément T, 1997, 167 p. – t. 2, *Les Dossiers du CeRAA*, supplément U, 1998.

La thèse de doctorat en archéologie et archéométrie de Philippe Guigon, brillamment soutenue en décembre 1990 à l'université de Rennes I, méritait une plus large diffusion que celle que connaissent ordinairement de tels travaux universitaires. En effet, depuis une génération, l'archéologie médiévale a bouleversé les connaissances relatives aux sites religieux et fortifiés de la Bretagne du haut Moyen Âge, c'est-à-dire de la période durant laquelle les immigrants bretons donnent son nom à la région, puis où celle-ci resserre ses liens avec le monde carolingien. Dans sa préface, P.-R. Giot, directeur de recherche honoraire au CNRS, fait ressortir les compétences «multi-disciplinaires» de l'auteur : doté d'une solide formation en histoire de l'art architectural médiéval, celui-ci est passé à l'archéologie de terrain ; il sait aussi utiliser les analyses archéométriques et est un passionné de prospection aérienne. Il a en outre acquis la connaissance du latin médiéval indispensable pour faire parler les rares sources écrites (dont le maniement est d'autant plus délicat qu'elles sont souvent tardives). Par ses propres fouilles concernant une église paroissiale (crypte de Lanmeur), une nécropole (Saint-Pierre de Bais) et une résidence aristocratique (Locronan), Ph. Guigon était bien placé pour mettre en œuvre une bibliographie régionale exhaustive, comparer celle-ci à la bibliographie générale sur le sujet et présenter ainsi la synthèse des acquis des recherches récentes tout en les confrontant aux études érudites antérieures.

Intitulée *Les sites religieux et fortifiés du haut Moyen Âge en Bretagne*, cette thèse imposante était sous-titrée *les églises des saints et les palais des rois*, en hommage espiègle au manuel désormais classique d'A. Chédeville et H. Guillotel, *La Bretagne des saints et des rois*. Pour des raisons éditoriales, Philippe Guigon a réparti la teneur de son travail en plusieurs publications, mises à jour au fur et à mesure de chaque parution : cela va sans dire, mais cela va encore mieux en le disant, comme le fait ici P. Giot : «Il y a du nouveau tous les jours dans toutes nos disciplines» ! La collection *Patrimoine archéologique de Bretagne* animée par la section «Préhistoire et Archéologie» de l'Institut culturel le Bretagne a déjà accueilli divers fascicules issus de ces recherches. Dans *L'architecture pré-*

romane en Bretagne (1993), plus d'une centaine d'édifices avaient été répertoriés et la chapelle Saint-Étienne de Guer (la construction la plus représentative du «premier âge roman» en Bretagne ; fin <sup>x</sup><sup>e</sup> - début <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle) avait fait l'objet d'une étude détaillée. Cinq ans plus tard, dans le tome 2, de ses *Églises du haut Moyen Âge* (supplément U, des *Dossiers du CeRAA*), 1998, l'auteur revient sur la question en tenant compte des découvertes intervenues entre-temps. L'essentiel reste acquis : la généralisation de l'emploi de la pierre aux alentours de l'an Mil et «l'adoption de techniques nouvelles, sinon redécouvertes, de mises en œuvre» montrent que la Bretagne n'est pas l'écart des modes architecturales de son époque et s'ouvre alors largement aux influences ligériennes. Dans la même collection, les *Sépultures du haut Moyen Âge en Bretagne* (1994) font le point sur les sarcophages et nécropoles du <sup>v</sup><sup>e</sup> au milieu du <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle en répertoriant près de 250 sites. Les résultats des fouilles de la nécropole d'époque mérovingienne de Bais dirigées par Ph. Guigon constituent une pièce importante à verser au dossier controversé de la «naissance du village», comme l'a montré pour sa part J.-C. Meuret dans sa thèse consacrée aux *Peuplement, pouvoir et paysage sur la marche Anjou-Bretagne (des origines au Moyen Âge)*, Laval, 1993, (p. 274-292). Si l'on adjoint à ces travaux le fascicule sur les *Fortifications du haut Moyen Âge en Bretagne* et celui co-signé avec N. Molines sur les *Églises des îles en Bretagne* (avec les contributions de Y.-P. Castel, P.-R. Giot, L. Noblet, J. Peuziat et R. Thomas), on conçoit que les deux tomes des *Dossiers du CeRAA* consacrés aux *Églises du haut Moyen Âge en Bretagne*, s'inscrivent dans un ensemble qui a le mérite insigne de battre en brèche le cliché (en grande partie mythique) des particularismes celtiques. Certes, faute de textes et de fouilles, les modestes témoignages des origines bretonnes restent encore difficiles à cerner : la prochaine publication du *Corpus of the inscribed stones of Brittany* dans le cadre de l'*University College London's Celtic Inscribed Stones Project* devrait représenter une étape significative dans cette direction. Par contre, Ph. Guigon nous montre, comme l'écrit son préfacier, «tout ce qu'on peut arriver à savoir sur des édifices, avec certes leurs caractéristiques régionales ou locales, bien intégrées dans l'Europe occidentale où les hommes et les idées circulaient beaucoup».

Le tome 1 de l'ouvrage (*Dossiers du CeRAA*, supplément T, 1997), après avoir rappelé l'importance de l'héritage romain, s'attache à présenter les cathédrales bretonnes. Le déséquilibre entre la partie relative aux groupes épiscopaux et églises suburbaines de Haute-Bretagne (p. 37 à 123) et celle concernant les évêchés de Basse-Bretagne (p. 125 à 140) montre à lui seul tout ce qui reste à faire à propos de la partie occidentale de la péninsule, comme cela était déjà sensible dans le t.V. de la *Topographie des cités chrétiennes de la Gaule* rédigé par L. Pietri et J. Biarne sur la *Province ecclésiastique de Tours (Lugdunensis III<sup>e</sup>)*, Paris, 1987. Ce n'est pas l'objet d'un compte-rendu que de faire état des nombreuses informa-

tions que le signataire a recueillies pour son propre usage : chaque lecteur pourra en faire autant, pour son plus grand profit. Par contre, puisque Ph. Guigon fait, entre autres, état (p. 113) d'arguments que nous avons tirés de la *Vita* de saint Malo par Bili pour montrer que la cathédrale carolingienne d'Alet («église III») était toujours en usage dans la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle, nous ne pouvons que souscrire au rajeunissement de la cathédrale à double abside, ici datée de la seconde X<sup>e</sup> siècle alors que L. Langouët hésitait entre la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle et la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle, en penchant pour la première hypothèse (*Les fouilles archéologiques de la zone des cathédrales d'Alet (Saint-Malo), Dossiers du CeRAA*, J-1987, p. 113). Signalons toutefois, au passage, qu'il convient de renoncer à considérer (p. 117) le fameux plan de Saint-Gall comme un document officiel élaboré au concile d'Aix-Inden (816-817) sous l'impulsion de Benoît d'Aniane et qu'il est impropre de parler de «plan idéal» (t. 2, p. 147, 160...). Des études très précises d'A. de Vogüé («Le plan de Saint-Gall, copie d'un document officiel. Une lecture de la lettre à Gozbert», *Revue Bénédictine*, t. 94 [1984] ; «L'originalité du plan de Saint-Gall. Une confirmation», *Ibid.*, t. 97 [1997]) et de C. Heitz («Nouvelles perspectives pour le plan de Saint-Gall», *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France* [1992]) ont récemment montré que ce document relevait de la correspondance privée entre deux abbés (mais, bien entendu, dans le contexte de la réforme bénédictine prônée par Benoît d'Aniane).

Le tome 2 des *Dossiers du CeRAA* (supplément U, 1998) est consacré aux fondations monastiques et aux églises paroissiales. Un précieux catalogue des ermitages des saints met à contribution les sources hagiographiques et les cartulaires. Cet inventaire permet à Ph. Guigon de proposer (p. 6) une carte d'implantation des ermitages qui fait ressortir l'attrait des solitudes insulaires de la côte septentrionale de la Bretagne sur les moines du Moyen Âge. La notice (p. 41-42) consacrée à l'ermitage de saint Hervé à Costouarné en Lanrivoaré illustre bien la rigueur et la prudence méthodologiques de l'auteur. La cellule de pierres sèches considérée par la tradition (?) comme l'ermitage de saint Hervé et qui a été (à tort) comparée à l'oratoire irlandais de Gallarus n'est probablement qu'une cave du Moyen Âge tardif, sinon plus récente : dont acte ! Mais le ton mesuré adopté ici n'a ici rien à voir avec celui, allègrement iconoclaste, de l'article de J. Le Gall, «Le pseudo "hermitage de saint Hervé" en Lanrivoaré (Finistère). Étude archivistique» (*L'architecture vernaculaire*, 18 [1994]) auquel se réfère l'auteur. La démonstration n'en est que plus percutante. Une partie consacrée aux grandes fondations monastiques permet, entre autres, à Ph. Guigon de proposer une fort utile synthèse provisoire des fouilles de l'abbaye de Landévennec dirigées par A. Bardel depuis 1978 : l'existence très vraisemblable d'une construction romaine (dont la localisation et la destination restent à déterminer) antérieure aux bâtiments monastiques, les traces d'une

occupation d'époque mérovingienne et la mise au jour de sépultures datées des v<sup>e</sup>-viii<sup>e</sup> siècles font souhaiter la prochaine publication de l'article de synthèse que prépare celle-ci. L'étude des églises paroissiales est l'occasion pour l'auteur de présenter ses propres fouilles à Lanmeur et à Maxent. Les formes anciennes du nom de la première de ces paroisses (*Lanmurmeler*) suggèrent que celle-ci procède d'une fondation monastique et l'étude archéologique de la crypte incite à proposer une datation du dernier tiers du x<sup>e</sup> siècle à l'initiative du comte de Rennes Juhel Béranger. Maxent est aussi un ancien établissement monastique. Salomon en a fait donation (vers 862) aux moines de Redon qui s'y sont repliés devant les invasions scandinaves. La conception de l'édifice construit pour abriter les reliques de saint Maxent avant de faire fonction d'hypogée royal se rapproche de celle des églises de pèlerinage contemporaines de Bourgogne (Auxerre et Flavigny). C'est l'occasion pour Ph. Guigon de remarquer que la translation des reliques de sainte Reine à Flavigny en 866 est intervenue en présence de l'abbé de Prüm qui détenait des biens en Bretagne et de Salocon, ancien évêque de Dol déposé en 849. «Les distances n'étaient en rien au ix<sup>e</sup> siècle des obstacles infranchissables ni pour les hommes, ni pour les idées» !

Cet exemple vient parmi beaucoup d'autres étayer la conclusion de l'ouvrage : «La Bretagne armoricaine ne paraît pas fondamentalement différente des pays voisins, du continent ou de l'autre côté de la Manche : son passé antique l'éloigne de l'Irlande, mais la rapproche de la Gaule et de la Bretagne insulaire. L'arrivée de populations nouvelles durant le haut Moyen Âge contribua à resserrer les liens entre la péninsule et la grande île, du moins jusqu'au ix<sup>e</sup> siècle [...]. En dépit de la création d'un royaume indépendant à l'époque carolingienne, on constate que la Bretagne se rapproche davantage de la Francie sur tous les plans, y compris le paysage bâti». Une meilleure connaissance de celui-ci ne pourra passer que par le renversement de la tendance actuelle à restreindre les fouilles programmées concernant le haut Moyen Âge en Bretagne tant il est vrai, qu'«en ce qui concerne le haut Moyen Âge, histoire et archéologie sont sœurs».

Bernard MERDRIGNAC

Jean-Michel LANG, *Ossuaires de Lorraine. Un aspect oublié du culte des morts*, S.I. éd. Serpenoise, 1998, 125 p., ill. et carte.

Alain Croix a bien montré, naguère, comment l'Église avait imposé en Bretagne le respect des dépouilles funèbres en faisant construire des «reliquaires» ou «ossuaires» destinés à recueillir les ossements des trépassés. Ces édifices sont devenus, sous l'Ancien Régime, dans certaines